

à sa propre émotion, en s'efforçant de réprimer celle de Marie au moyen d'un ton ferme, presque dur. Que signifie ceci ? Tout est-il perdu ? Avons-nous pensé que tant de jours passés follement ne nous coûteraient rien ? C'est une leçon ; recevons-la, soyons raisonnables ; commençons à vivre de notre travail ; mais ne nous désolons pas, mais ne faisons pas de scènes !

— Des scènes ! murmura Marie ; oh ! non, mon ami, non, je ne fais pas de scènes, seulement l'avenir m'effraie, notre péché m'apparaît dans son horreur...

Léon haussa les épaules.

— Oni, poursuivit Marie, nous avons été coupables ; nous avons donné dans tous les pièges que nous prétendions éviter ; et maintenant, oh ! maintenant nous voilà presque réduits à la misère ! Que ferons-nous, grand Dieu ! si nous ne trouvons de l'occupation d'ici à une semaine !... Soixante francs !... oh ! ma mère, ma mère !

Et Marie éclata en sanglots.

— Votre mère, dit sèchement Léon, votre mère, si elle était ici, vous défendrait de vous livrer à toutes les lubies de votre imagination ; elle vous dirait de soutenir votre mari au lieu d'affaiblir son courage ; elle serait énergique... et vous n'êtes que sottement épouvantée !

Marie, glacée par cet accent, regarda Léon, prit sa main et balbutia :

— Est-il possible !

Ce coup d'œil fit rentrer Léon en lui-même.

— Pardonne-moi, dit-il, après quelques instants de silence et de promenade dans la chambre. Pardonne-moi, mais sois forte, vois les choses comme elles sont... surtout crois-moi quand je t'affirme que, loin de nous trouver dans une position désespérée, nous sommes à la veille des plus beaux jours !

— Comment cela ? demanda Marie, que cette assurance faisait sourire à demi.

— Comment cela ? parce que si, au lieu de 60 francs, il nous en était resté 150 ou 200, nous aurions continué à ne rien faire, tandis que nous voilà tout d'un coup rendus sages !

Dés demain, tu te présenteras chez Palmyre, dès demain j'irai chez mon ami Lemierre ; nous verrons nos députés, les hommes influents que connaît le haut personnage qu'il sert, et après-demain nous serons à flots ! Là te sens-tu rassuré, es-tu contente ?...

— Pas complètement, répondit Marie en riant tout à fait.

— Non !... Madame, vous mentez !... Eh bien, pour te punir, tu vas écrire à ta mère, elle est encore à la lettre que tu lui envoies deux jours après notre arrivée ; mets-tois là, et commence. Ne lui parle pas de nos fredaines, cela lui causerait de l'inquiétude, cela nous ferait grouder, et puis que nous voilà raisonnables, c'est inutile. Dis-lui en deux mots que nous avons vu Paris, que nous sommes établis à merveille, que nous touchons à la réalisation de nos espérances, que nous l'aimons beaucoup... et... tout.

— Faut-il parler de la lettre que nous avait remise M. Dubois pour nous recommander à ses amis ; tu sais, celle que tu n'as pas voulu porter ?...

— Celle qui devait m'attirer quelque sermon semblable à ceux de M. Dubois !... Non, non, qu'elle reste au fond de tes cartons... Va, écris ce que je t'ai dit, rien de plus.

La lettre terminée, les époux causèrent encore un moment, firent de plus beaux plans d'économie, se promirent de travailler sans relâche, se rassurèrent en supputant la valeur de leur mobilier, de leur linge, de leurs hardes, de

leurs modestes bijoux, et s'endormirent pleins de cette douce certitude : *qu'on ne meurt pas de faim à Paris.*

(La suite au prochain numéro.)

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 22 MAI 1851.

Du Concours ouvert à l'Institut-Canadien de Montréal.

Il semble qu'une ère nouvelle a commencé dans l'histoire des lettres de notre pays, depuis la fondation de l'Institut-Canadien de Montréal. Cette association a rallié la jeunesse instruite et avide de savoir, et, par suite, l'a mise en état de travailler avec beaucoup plus d'efficacité à l'œuvre à la fois si louable et si intéressante de l'instruction mutuelle. Les membres de cette belle institution se réunissent chaque semaine et dans une discussion libre et amicale se communiquent beaucoup de lumière sur un grand nombre de sujets.

Ils ont aussi une salle de lecture où environ 60 journaux, publiés dans le pays ou aux États-Unis et en Europe sont reçus ; ce qui les met en mesure de suivre la marche des événements contemporains et de s'instruire à l'école de l'histoire, école si pleine d'enseignements, si riche en leçons diverses.

L'Institut possède, en outre, une bibliothèque qui vient de s'augmenter d'une manière sensible par une collection d'ouvrages précieux, achetés en France par un monsieur Canadien, d'après les instructions du Comité de régie. C'est une source abondante ouverte à la jeunesse de Montréal et dont on peut raisonnablement attendre des fruits qui feront honneur à notre population.

Mais ce dont nous voulons surtout parler aujourd'hui, c'est le concours fondé par l'hon. M. De Boucherville et confié à l'Institut. C'est un nouveau moyen de favoriser la cause de l'instruction dans ce pays, qui, nous l'espérons, sera à l'avenir souvent employé. Il est à espérer que le bel exemple de M. De Boucherville sera suivi par d'autres citoyens honorables qui comprennent, comme lui, combien de semblables concours sont propres à éveiller et développer le talent. C'est de cette manière qu'on pourra apprendre aux jeunes gens à étudier, penser et méditer, et donner quelque vie à la bonne littérature nationale.

Le sujet proposé par l'hon. M. De Boucherville est formulé comme suit : — *Du meilleur emploi qu'un citoyen peut faire de son existence, tant pour la société que pour sa famille.* Le prix qui sera décerné à l'auteur du meilleur essai sur ce sujet, consistera en une médaille d'or de la valeur de £10, ou en une même somme d'argent, au choix du concurrent couronné. Les essais devront être livrés avant le 1er de novembre prochain.

Certes, le sujet choisi par M. De Boucherville ne lui fait pas moins d'honneur que la fondation du concours lui-même, car on ne saurait offrir à la jeunesse rien de plus digne de ses pensées et de ses sérieuses réflexions. Ce sujet embrasse les grandes questions de philosophie morale, qui intéressent l'homme au plus haut point, puisqu'elles ne sont rien de moins que sa destination ici-bas, ses rapports avec ses semblables ou ses devoirs à leur égard.

Nous espérons que plusieurs vont se mettre sur les rangs et que des essais dignes de l'honorable fondateur du concours seront présentés à l'Institut.